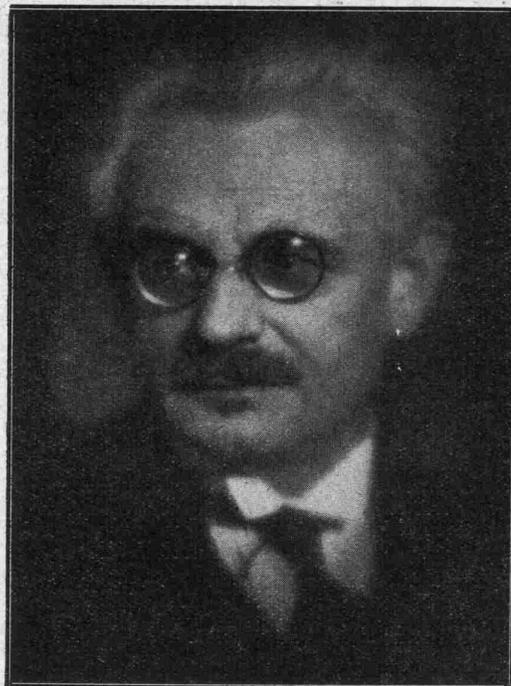


Cliché Publicitas N° 662

Photo Jules Welter (1930)



Cliché Publicitas N° 665

Photo Ed. Kutter (1930)

Unsere Photo links wurde am 17. September 1930 in Avignon durch den Sohn unseres Dichters aufgenommen. — Der Sohn Aubanel's (links) und Nic. Welter (rechts) stehen vor dem Denkmal des viel gefeierten provenzalischen Dichters Jean-Théodore Aubanel.

Es ist dem kleinen Luxemburg nicht gegeben, oft das 60jährige Wiegenfest eines Dichters zu feiern, der sowohl in der Heimat, als auch draußen, bei denen, die um geistige Dinge wissen, etwas gilt. Diese werden auch den Geleitspruch verstehen, den Welter seinen gesammelten Werken voranstellte, und der diesen Versuch beschließen soll:

Halt vom Leibe dir die Herde! Laß
Deine Kräfte springbornfröhlich spielen.
Bleibe jung mit deinen jungen Zielen.
Heilig wahr dein Herz und deinen Haß.

Beuge dich den Pflichten. Steh der Not.
Wehr nicht Schelm und Wichten, sich zu schänden.
Sing dein Lied. Und bau mit reinen Händen
Deiner Tage Turm ins Abendrot.

**

«L'Indépendance Luxembourgeoise», lundi, le 5 janvier,
et mardi, le 6 janvier:

Pour le soixantième anniversaire de Nicolas Welter

Nicolas Welter, historien de la littérature luxembourgeoise.

Luxembourg, le 2 janvier 1931.

Il y a juste 39 ans que M. Welter et moi nous sommes rencontrés pour la première fois, à Paris. Depuis octobre, il faisait sa deuxième année d'université à la Sorbonne, tandis que, débarqué au début de janvier 1892, j'allais achever ma deuxième année de stage au lycée Henri IV. Des études communes, des goûts littéraires et artistiques pareils eurent vite fait

de nous rapprocher, et Welter put me lire, dès janvier, la première version de «Siegfried et Melusine», qu'il venait d'écrire pendant les vacances de Noël. Tant de poésie germée dans une tête si jeune (Welter avait juste 21 ans), de poésie allemande éclore sur le pavé de Paris, m'émerveilla et contribua à cimenter entre nous une amitié qui, née sous de tels auspices, ne s'est pas démentie un seul jour depuis.

Lors de l'inauguration du monument Dicks-Lentz en 1904, quand retentirent les strophes vibrantes de son hymne «A la langue nationale», Welter avait pris une première fois contact avec la poésie luxembourgeoise. Ce jour même il s'était promis de ressusciter et de glorifier également le chant du Renert, de briser l'épaisse couche d'oubli qui depuis 30 ans enveloppait le chef-d'œuvre de la littérature nationale. Il tint parole et s'adressa au grand public pour lui raconter la vie et l'œuvre de Rodange et dénoncer l'infâme conjuration du silence qui avait si longtemps étouffé le poète et son poème. Trois fois en quinze jours, à Luxembourg, à Diekirch, à Echternach, il fit la même conférence, qui trouva un écho retentissant dans tous les journaux et exerça une influence décisive sur la réhabilitation de Rodange. La résurrection du poète fut consacrée par la place prépondérante qu'il donna à l'étude sur Rodange dans son volume sur les *Poètes du dialecte luxembourgeois*, publié en 1906.

Cet petit livre est une date capitale dans l'histoire de notre littérature nationale. . . On l'a bien vu, il y a 3 ans, lors du centenaire de Rodange; tant d'articles de journaux et de revues puisaient, si l'on peut dire, à pleines mains dans son étude sur ce poète, et tout le monde, depuis 1906, parle tout naturellement des trois périodes principales de notre littérature en patois, et approuve, en les répétant, les jugements de Welter. Ainsi sa division et sa classification des valeurs littéraires sont, pour ainsi dire, entrées dans le domaine public.